

Études littéraires africaines

Nka: Contemporary African Art, (Durham: Duke University Press), n°42-43 (*Global black consciousness*. Dir Salah M. Hassan & Margo N. Crawford), nov. 2018, 301 p.



Ninon Chavoz

Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068468ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068468ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chavoz, N. (2019). Review of [*Nka: Contemporary African Art*, (Durham: Duke University Press), n°42-43 (*Global black consciousness*. Dir Salah M. Hassan & Margo N. Crawford), nov. 2018, 301 p.] *Études littéraires africaines*, (48), 287–289. <https://doi.org/10.7202/1068468ar>

Anouilh (Yan Zhang). Trois comptes rendus suivent, rédigés en langage fleuri à propos d'ouvrages qualifiés d'« opuscules » : *Les Deux Faces de la colonisation* du Congolais Arthur Ngoie Mukenge (2015) et deux volumes de Ramanujam Sooriamoorthy (un ouvrage critique et un recueil de poèmes), recensés par le même Arthur Ngoie Mukenge, qui omet cependant de présenter cet auteur mauritien.

■ Dominique RANAIVOSON

NKA : CONTEMPORARY AFRICAN ART, (DURHAM : DUKE UNIVERSITY PRESS), N°42-43 (*GLOBAL BLACK CONSCIOUSNESS*. DIR SALAH M. HASSAN & MARGO N. CRAWFORD), NOV. 2018, 301 P.

Fondée en 1994, la revue *Nka* s'assigne comme objectif d'infléchir une vision de l'art africain encore trop souvent marquée par le primitivisme : pour ce faire, elle donne à voir les œuvres d'artistes contemporains émergents qui sont irréductibles à la tentation de l'exotisme et elle ouvre volontiers ses pages à des critiques d'art sensibles aux enjeux postcoloniaux. Le présent numéro, quoique pourvu comme à l'accoutumée d'un riche matériel iconographique, s'écarte en partie de la ligne directrice de la revue : prolongeant un colloque qui s'était tenu en marge de la onzième édition de la biennale de Dakar en 2014, il intègre les questionnements relatifs à la définition de l'art dit contemporain africain dans une perspective plus large, située au croisement des sciences humaines. À ce titre, il entend s'inscrire dans le contexte global – mais avant tout américain – d'une résurgence de la conscience noire, portée entre autres par le mouvement « Black Lives Matter » (p. 6). On ne saurait enfin oublier ici de rendre hommage à Okwui Enwezor, critique d'art et commissaire d'exposition, fondateur de la revue *Nka* décédé le 15 mars 2019 ; ce volume, par le souci d'humanisme qu'il déploie, reflète indubitablement l'engagement international et la curiosité intellectuelle dont il sut faire montre.

La revue s'ouvre sur un premier temps théorique : l'objectif partagé par les contributeurs est d'articuler une pensée qui, pour reprendre des termes d'Aimé Césaire fréquemment cités dans ce volume, ne verse ni dans le « particularisme étroit » ni dans l'« universalisme décharné ». Renouant avec des propos dont ses lecteurs sont désormais familiers, Souleymane Bachir Diagne invite à réhabiliter la négritude senghorienne en tant que « rendez-vous du donner et du recevoir » et prône la recherche d'un « universalisme latéral »

accessible par la traduction. Manthia Diawara revient quant à lui sur la conception de son film consacré à Édouard Glissant (*Édouard Glissant : un monde en relation*, 2009) et insiste sur la nécessité de percevoir ce dernier non comme un tenant des théories postcoloniales, inscrites selon lui dans une irréductible dynamique d'opposition, mais comme un penseur de la relation. La contribution de Salah M. Hassan prend appui sur la *Lettre à Maurice Thorez* et sur le parcours du Soudanais Abdel Khaliq Mahgoub pour critiquer un marxisme taxé d'eurocentrisme, dès lors que la lutte des classes relègue au second plan le clivage racial. Dans un contexte plus étroitement américain, Margo Natalie Crawford revient sur l'œuvre de l'écrivain et éditeur Hoyst Fuller et prend appui sur ses travaux pour penser le noir comme « abstraction stratégique » et fédératrice, tandis que Shana L. Redmond évoque la présence mondiale construite par Paul Robeson grâce à une voix devenue « technique de mouvement » et de mobilisation.

La deuxième partie du volume témoigne de la volonté d'inscrire la « conscience noire » dans une profondeur diachronique. Les articles rassemblés dans cette section s'attachent en effet à retracer une généalogie panafricaine dont l'historique remonte au premier Congrès des Écrivains et Artistes noirs de 1956, en passant par l'International Congress of African Culture de Salisbury en 1962 (Barbara Murray), par les biennales de Dakar (Ugochukwu-Smooth C. Nzewi) et par le festival d'Alger. Plusieurs articles accordent un rôle significatif à la documentation cinématographique des festivals, et ce d'autant plus lorsqu'elle est due à des cinéastes américains, qu'il s'agisse du film de William Greaves, *The First World Festival of Negro Arts* (Penny von Eschen) ou de celui de William Klein, *The Pan-African Cultural Festival of Algiers* (Ahmed Bedjaoui). La contribution de Tsitsi Jaji se distingue en commentant un panafricanisme porté non plus par des rencontres internationales majoritairement masculines, mais par le magazine *Bingo* qui, dans les publicités, entretiens ou romans-photos dont il assure la diffusion, contribue à mettre en scène une femme africaine moderne et dynamique.

La troisième partie enfin se propose de rassembler des perspectives contemporaines. Les points de vue adoptés sont très variés, démontrant implicitement la souplesse de la notion de « conscience noire ». Dans le champ des arts, Shannen Hill traite le cas de trois peintres sud-africains (Fikile Magadlela, Motlhabane Mashiangwako, Lefifi Tladi) dont il critique le rattachement hâtif au surréalisme européen ; Richard J. Powell rapproche les œuvres du peintre haïtien Hervé Télémaque de la définition glissantienne de la créolité ;

et Lydie Diakhaté se livre à une analyse des sculptures métalliques monumentales de l'artiste afro-américain Melvin Edwards, auteur de plusieurs « points de mémoire » dédiés à la traite négrière. Dans le domaine littéraire, Dagmawi Woubshet étudie l'évolution de la représentation de l'Afrique dans les écrits de James Baldwin. Hisham Aidi se penche quant à lui sur les héritages contemporains de Malcolm X, tandis qu'Amanda Gilvin dresse le portrait intellectuel de Boubou Hama, déplorant que son engagement contesté auprès du président Hamani Diori ait conduit à passer sous silence la richesse de sa pensée politique, qui faisait de l'Afrique la réponse aux problèmes à venir de l'humanité.

Au-delà de la variété thématique des contributions rassemblées, l'un des principaux atouts de cette publication réside indubitablement dans la mise en évidence d'un dialogue transatlantique. Fanny Robles livre ainsi un entretien avec Marilyn Nance, photographe afro-américaine qui relate sa découverte de l'Afrique à l'occasion du FESTAC de Lagos, tandis que Robert Wade établit des liens entre le festival panafricain d'Alger et le *Wall of Respect* de Chicago. Le dialogue se joue également entre les langues : comme le signalent d'emblée les directeurs du volume, la traduction française de son titre n'est pas sans présenter quelques difficultés significatives. Là où la version anglaise retient le terme « black », défini par Margo Natalie Crawford comme un « devenir » et une « mise en acte » (*enactment*, p. 45), le pendant francophone préfère s'attacher à l'analyse d'une conscience globale « africaine ». Sans aller jusqu'à affirmer que ces difficultés de traduction constituent une illustration en acte de « l'universalisme latéral » préconisé par Souleymane Bachir Diagne, on y verra le gage des défis posés par un panafricanisme « global ».

■ Ninon CHAVOZ

NOUVELLES ÉTUDES FRANCOPHONES : REVUE DU CONSEIL INTERNATIONAL D'ÉTUDES FRANCOPHONES (CIEF), VOL. 33, N°1, 2018, 307 P. – ISSN 1552-3152.

La revue semestrielle du CIEF affiche une belle vitalité et ses sommaires sont particulièrement nourris. Dans cette livraison, la part des variés est plutôt limitée, puisqu'on n'y trouve que deux contributions : un entretien avec le dessinateur d'origine vietnamienne Clément Baloup mené par Leslie Barnes, et une présentation générale d'Emmanuel Dongala et de deux de ses romans : *Johnny*